

CHRONIQUE DU MOIS

SI juste que soit, en général, le reproche d'ingratitude que Musset adressait à son pays, et que je reproduisais dans ma chronique du mois dernier, il n'est pas vrai dans tous les cas. Daudet a été un des rares heureux auxquels la mort ne fait que donner un regain de gloire, et les notes que j'avais préparées pour lui n'ont pas encore trop vieilli, puisque le regret de celui qui les a inspirées n'est pas encore disparu.

Alphonse Daudet était né à Nîmes, en 1840. Toute sa jeunesse se passa dans son pays natal, et le reste de la vie de l'écrivain se ressent de ce contact de dix-sept ans avec les pays du soleil. George Rodenbach, le poète des béguinages, du silence, des brouillards légers, a écrit ce vers qui explique sa manière et la direction de son talent :

“ Le gris des ciels du nord dans mon âme est resté.....”

Daudet, né et élevé sous des cieux différents, avait subi l'impression contraire. Quarante ans de Paris n'avaient pas enlevé de son âme l'azur, le rose et le soleil de ce beau ciel de Provence que Verdi n'a pas dédaigné de célébrer. Peu d'années avant sa mort, il répondait à Adolphe Brisson, qui le félicitait des beautés de son castel de Champrosay : “ Oui, c'est ravissant, mais enfin ça manque un peu de cigales!”

Aussi, avec quelle vérité et quel amour il a décrit ce Midi où il était né ! Qui peut marcher sur les routes crayeuses d'Avignon, se promener à travers les rues de Nîmes, prendre une consommation dans un des cafés de la grand-place de Tarascon sans songer aux pages délicieuses du grand écrivain qui a immortalisé tous ces endroits ?